

figure de pierre, et d'autres offrandes de même nature pourrissent en tas à ses pieds.

Dall an Dluz — qui, entre parenthèses, sait par cœur et débite en son breton grandiloquent, pour les avoir entendus lire une fois dans le texte français, les contes de Luzel, lesquels ont forcé, on le voit, même le seuil inhospitalier des fermes léonardes, — Dall an Dluz me signale, comme un des disciples de saint Kê, saint Péran, homme doux et sage, affirme-t-il, et qui, à son avis, dut être le moine député en message vers le paysan moqueur.

— En tout cas, conclut l'aveugle, c'était assurément un subalterne. Il n'a pas d'église, ni même de chapelle. On s'est contenté de lui bâtir un modeste oratoire en forme de niche pour abriter sa statue, sur la route qui mène de Cléder à Trézélidé. Il est là comme un mendiant assis au bord du chemin, dans sa maison ouverte, blanchie d'une couche de lait de chaux. Et je ne pense pas que les aumônes pleuvent dru dans son escarcelle.

A Plouider, d'après le même, il y eut autrefois un saint Ider. Mais celui-là aussi, on a laissé tomber sa légende en oubli, et le clergé l'a remplacé par saint Didier.

Plouescat est à six kilomètres à l'ouest de Cléder. On traverse à mi-route le hameau de *Brélévenez*, proprement la Hauteur-de-la-Joie, où s'élève un sanctuaire jadis très fréquenté. En face de la chapelle, de l'autre côté du chemin se dressent hors du talus trois croix frustes, taillées dans de lourds monolithes. Elles perpétuent, dit-on, le souvenir d'un événement légendaire sur lequel on n'a pu me fournir que de très vagues indices. — Quant à l'église de Plouescat, reconstruite il y a quelque quarante ans, elle ne présente rien de remarquable. La grande industrie du pays consiste dans l'élève du cheval. Aussi le saint le plus en honneur dans la région est-il saint Alar (traduisez : Eloi). Quand un Léonard examine une bête, il ne manque jamais, en prenant congé d'elle et en lui tapotant le museau, de s'écrier : *Sant Alar*

d'as prézervo, lônik keaz! (Que saint Eloi te préserve, petite bête chérie). Le pardon du saint, qui est aussi la fête votive des chevaux, se célèbre en Ploudaniel. Les éleveurs y conduisent étalons, juments et pouliches, par longues files processionnelles. Les rites observés en cette solennité sont identiques, paraît-il, à ceux que j'ai eu l'occasion de constater dans le pays de Rospenden où saint Eloi, sous le nom de saint Alour, est également l'objet d'une vénération féconde en offrandes. On fait faire aux animaux le tour du sanctuaire par trois fois; le troisième tour achevé, on les arrête devant le porche occidental ouvert à deux battants et on les oblige à incliner la tête à diverses reprises, en guise de salut à l'image du saint debout au fond de l'abside, à la droite de l'autel. La station dure le temps qu'il faut à l'homme qui mène la bête pour réciter l'oraison de circonstance :

*Sant Alar vinniget,
A zo mestr var ar c'hézek,
Rô d'hé bouët ha iéc'hed,
Ma vo cresp var al lônéd!...*

[Saint Eloi béni, — Toi qui es maître sur les chevaux, — Donneur pâture et santé, — (Et fais) qu'augmente le cours des bêtes!...]

Les formules précatives varient, d'ailleurs, et chacun les allonge à son gré. Celle que je cite n'est, en quelque sorte, qu'un préambule.

Les habitants de Plouescat et des paroisses circonvoisines eurent beaucoup à souffrir de la « peste » qui, en 1626 et 1627, occasionna en Basse-Bretagne des ravages dont nos chants populaires ont immortalisé le tragique souvenir. Aujourd'hui encore, au seul nom de *Ar Vossen* — la Peste, — nos vieilles paysannes se signent avec effroi, tant la mémoire en est demeurée vivace dans les campagnes. On connaît la sinistre *gwerz* d'Elliant dont M. Luzel a donné une version. A Plouescat, le fléau ne fut pas moins dévastateur. Il le fut à un tel point que « vous n'eussiez

D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

45

vu souffler le feu en aucune maison, si ce n'est en une seulement. »

*N'ho pije guélet c'hwéza tan
En ti abed, — nemet unan.*

Et cet unique foyer où il restait un survivant pour souffler le feu, c'était l'âtre du presbytère. A un autre endroit, la complainte dit :

*E Plouescat, er plass marc'had,
E cafac'h ar ieot da falc'had...*

[A Plouescat, sur la place du marché, — vous trouveriez de l'herbe à couper à la faux].

Or, d'après ce qui se raconte dans la région, voici quelle fut l'origine de cette peste. Non loin de Plouescat, sur la route de Tréfléz, s'élève la chapelle de Lochrist-an-Izelvet, appelée dans les anciens actes *Priatorus de Loco Christi* ou *humilioris arboris*, lequel prieuré aurait dépendu de l'abbaye de Saint-Mathieu de Fine-Terre. Il existe relativement à ce sanctuaire, une *gwerz* fort longue et très répandue dont j'ai publié la traduction dans la *Légende de la mort*. Le lieu est renommé parmi le peuple pour ses vertus curatives. Les malades, principalement les paralytiques, s'y empressent en foule, invoquant le Christ, comme autrefois le long des sentes pierreuses de la Judée. Qui s'y rend, ayant la foi et l'âme pure de péché, est sûr de s'en retourner guéri. J'ai fait rencontre, un jour, d'une malheureuse qui s'y acheminait, portée par deux béquilles, avec des contorsions pénibles à voir.

— Où allez-vous ainsi, vieille mère? lui demandai-je.

— A Lochrist-an-Izelvet suspendre ces bâtons, me répondit-elle d'un ton presque gaillard.

Le culte dont la chapelle est l'objet remonte, affirme-t-on, aux premiers siècles de notre histoire armoricaine. Elle fut édifiée,

au dire de la légende, à l'endroit précis où saint Guennolé, agenouillé dans l'herbe, au pied d'un arbre, obtint à son père, Fragan, par la ferveur de ses prières, une éclatante victoire sur les pirates d'outre-mer. Albert le Grand écrit à ce propos : « Un jour saint Guennolé étant par permission de S. Corentin allé voir son père qui estoit pour lors en Léon, certains pirates payens que Fragan avait chassé de Léon du temps du feu roy Conan, revinrent en plus grand nombre résolus de prendre terre et s'y habiter; leur flotte ayant paru en mer, l'allarme se donna à la coste, et Fragan ayant amassé une petite armée à la haste, encouragé par S. Guennolé, marche vers le rivagé de la mer pour empêcher l'ennemi de descendre, et estans en la paroisse de Guic-Sezné près Lanvengat, ils apperçurent la flotte ennemie en rade, si épaisse que les mats des navires sembloient représenter une forest, ce qu'estant veu par le conducteur de l'avangarde s'écria *Me a vel mil Guern*, c'est-à-dire, je voy mille mats de navires, en mémoire de quoi après la bataille fut dressée en ce lieu une croix, qui encore à présent s'appelle *Croas ar mil Guern*. Les pirates se sentans découverts, se rallièrent dans les trenchées de leur camp, ne voulans donner combat, mais les Bretons les y assallirent de telle furie, que les y ayans forcés, ils taillèrent la plupart en pièces, excepté quelques-uns qui se sauvèrent à la nage vers leurs vaisseaux, desquels plusieurs furent brûlés. Pendant le conflit, saint Guennolé comme un autre Moïse prioit avec grande ferveur, après la victoire, exhorta son père et les chefs de l'armée d'employer le butin pris sur les ennemis pour bâtir un monastère en l'honneur de la sainte Croix, au mesme lieu où fut donnée la bataille, qui s'appelloit *an Isel-vez* en la paroisse de Plou-nevez, ce qui fut fait et fut nommé Loc-Christ, riche prieuré, à présent presque tout désert et sécularisé⁽¹⁾. »

De l'enclos qui ceint la chapelle, on a exhumé naguère des sarcophages en granit. L'un d'eux, en forme d'auge, avec une

(1) *Vie de S. Guennolé*, p. 60-61.

D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

47

cavité où reposait sans doute la tête du cadavre, est resté adossé au mur du cimetière. De temps immémorial, les malades se viennent coucher dans cette auge, persuadés que son seul contact suffit à guérir de tous maux. Mais, c'est surtout à la fontaine qu'autrefois l'on se rendait. Son eau passait pour avoir des vertus infaillibles. On disait que le Christ y avait laissé tomber trois gouttes toutes fraîches de son sang. Bientôt ce fut autour de la source sacrée un perpétuel défilé de paralytiques et de lépreux, en sorte qu'à la longue, la fontaine de guérison devint un foyer de pestilence. L'eau se corrompit, l'air s'imprégna de miasmes, une infection nauséabonde se répandit de proche en proche. Le pays ne tarda pas à être inhabitable. « Alors, suivant le bonhomme Marrec de qui je tiens ces détails, Christ en personne apparut aux *gens affligés*, c'est-à-dire aux malades qui grouillaient et se bouscuaient devant la margelle de la fontaine. Et, d'une voix douce, mais ferme, il leur enjoignit de se disperser s'ils voulaient obtenir un allègement à leurs maux. En même temps il exhorta les hommes de la paroisse à murer complètement la source, afin que personne désormais n'en pût troubler la limpidité. »

*An ôtrou Christ a bermétas
Golou ar feunteun dré he c'hras,
Blamour d'ar Vossen, d'ar Gernez
Oa deuet ho diou en hon touez...*

[Le seigneur Christ permit — de couvrir la fontaine avec son autorisation, — à cause de la peste, de la disette — qui toutes deux s'étaient déchainées parmi nous].

Ainsi parle la *gwerz* à laquelle il a été fait allusion plus haut. « Dès que la fontaine eut été couverte, la peste qu'on avait appelée *Bossen Lochrist*, de l'endroit où elle avait pris naissance, cessa subitement ses ravages et la prospérité rentra dans les campagnes avec la santé. »

Le ruisseau qui emplit de son murmure cette calme et mysté-